

De l'ontologie au scepticisme : Essai métaphysique d'inspiration dickienne

Anick Beaulieu, *Université Laval*

Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît ? [...] Mais qu'est-ce donc que la philosophie aujourd'hui — je veux dire l'activité philosophique — si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même ? Et si elle ne consiste pas, au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement ?

Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*

Peut-être en réalité sommes-nous morts.
Platon, *Gorgias*

Introduction

J'aimerais tracer un pont, parmi l'infinité de ceux possibles entre la littérature et la philosophie, en me servant d'un écrivain qui, dans sa vie et son œuvre, me semble incarner cette parenté des deux genres. Auteur surtout de science-fiction, il a fait de courtes études en philosophie et son œuvre laisse croire que la frontière entre ces deux discours n'est qu'un voile transparent. Cette affinité entraîne une certaine confusion : vais-je parler de la manière dont la littérature nourrit la philosophie, ou l'inverse ? Le problème est plus grave encore en ce sens que, comme dans le cas de Balzac, Nietzsche et nombre d'autres génies, il n'est pas possible de savoir si cet homme a écrit sa vie ou s'il a plutôt vécu ce qu'il écrivait. La réponse la plus probable serait peut-être l'hypothèse d'une osmose au moins partielle, au point que l'auteur lui-même fut contraint d'admettre qu'il ne savait plus vraiment ce qui était réel. Et cette réponse me semble également valable pour les rapports mutuels entre la littérature et la philosophie. D'une manière ou d'une autre, la vie et l'œuvre de Philip K. Dick regorgent toutes deux d'ambiguïtés et de paradoxes, et cela seul suffit à rendre ses écrits intéressants du point de vue philosophique.

Je n'ai pas ici l'intention de faire la critique et l'interprétation de l'auteur ou de l'œuvre. Mon but n'est pas de discuter les soi-disant contenus marxistes ou les liens que les romans et nouvelles de Dick entretiendraient avec la phénoménologie, l'existentialisme ou la théorie critique¹, quoique par ailleurs, ces sujets puissent être également très intéressants. Mon intention est de montrer comment la littérature peut nourrir la philosophie en donnant un exemple concret, c'est-à-dire en entreprenant sous les yeux des lecteurs une réflexion philosophique basée sur un roman de science-fiction. J'ai choisi *Ubik*, pour la simple et bonne raison qu'il s'agit à mes yeux d'un chef-d'œuvre un peu négligé par les philosophes (et même par les critiques de science-fiction qui accordent souvent plus d'attention au *Maître du Haut-Château*). Mon but est à la fois de susciter un intérêt pour l'œuvre elle-même et d'inviter d'autres philosophes à pousser plus loin la réflexion, voire à tenter de répondre aux questions que je poserai. Mes cogitations s'appuieront sur deux problèmes de base très importants dans le roman et également très représentatifs de toute l'œuvre de Dick : une question métaphysique concernant la nature de la réalité, que je subdivise, à l'image de la métaphysique traditionnelle, en une ontologie et une théologie bien liées entre elles, et la question du scepticisme ou de la vérité qui fera à nouveau le lien entre la littérature et la philosophie. Mais je dois d'abord donner un aperçu de l'action du roman.

Aventures dans le royaume d'Hadès

Nous sommes en 1992 (puisque *Ubik* a été écrit en 1966, il faut vous situer dans un futur imaginaire), et deux innovations technologiques majeures ont pris place dans la société occidentale. La première est ce que l'on appelle la *semi-vie* : on a en effet découvert le moyen de congeler les gens au moment de leur décès de manière à garder chez eux une certaine activité cérébrale. Il est possible de communiquer occasionnellement avec ces « semi-vivants » à l'aide d'un système de microphones. Le reste du temps, les semi-vivants sont entreposés dans des moratoriums, où ils vivent dans une sorte de monde parallèle qui est en réalité une création de leur propre esprit. L'autre élément important de dépaysement scientifique est

l'exploitation commerciale des dons psychiques tels que la télépathie et la précognition, ainsi que des pouvoirs inhibiteurs de ces dons. Glen Runciter est à la tête de la plus grande « organisation de protection » au monde, Runciter associates inc., basée à New York. Il loue les services de gens pourvus de dons « anti-psi », très en demande notamment dans le but de prévenir l'espionnage. Quand il a besoin de conseils sur la manière de gérer sa compagnie, il consulte sa femme, morte à vingt ans, qui demeure au moratorium des Frères Bien-Aimés à Zurich.

Lors d'une mission sur la lune, Glen Runciter et douze de ses employés, dont son bras droit Joe Chip, sont victimes d'un attentat à la bombe. Tout le monde semble avoir survécu... à l'exception de M. Runciter lui-même. On réussit à le placer dans l'unité de refroidissement du vaisseau puis à le ramener à Zurich, mais il est impossible d'établir la communication avec lui. Il a été trop grièvement blessé et devra être enterré à la manière traditionnelle. Joe Chip et les autres en veulent à Pat Conley, qui possède le pouvoir de modifier le passé et qui pourtant ne fait rien pour sauver Runciter. Puis, quand les objets qui les entourent commencent à reculer dans le temps, on se dit qu'on aurait peut-être dû se méfier davantage de cette nouvelle employée. Il se produit en fait deux phénomènes différents liés au temps. Tout d'abord, les objets régressent en formes toujours plus anciennes : par exemple, Joe Chip arrive en retard aux funérailles de son patron car il a dû prendre un avion des années 30. Il se produit aussi un phénomène de vieillissement : il devient impossible d'acheter, par exemple, des cigarettes qui ne soient pas séchées au point de tomber en poussière. Ce dernier phénomène en vient également à s'appliquer aux protagonistes ; on trouve successivement chacun d'eux mort desséché dans un coin. Si on n'arrive pas à communiquer avec Runciter mort, il semble cependant que lui-même a trouvé le moyen de se manifester. Rapidement, parmi la monnaie antique que ses employés découvrent dans leurs poches, se trouvent des pièces et billets à l'effigie du défunt. Puis apparaissent d'énigmatiques publicités sur les cartons d'allumettes, à la télévision, et même des graffitis sur des murs de toilettes, que Joe Chip reconnaît être de la main de Runciter. Celui-ci, par exemple :

Jump in the urinal and stand on your head.
I'm the one that's alive. You're all dead².

Le tout serait donc plutôt facile à expliquer si les messages de Runciter ne se contredisaient pas entre eux. Cependant, les indices fournis par le texte portent plutôt à croire que Joe Chip et ses onze collègues sont morts. Quant à Runciter lui-même, cela demeure sujet à interprétation. À la toute dernière page du livre, au moment où il va quitter le moratorium après avoir enfin réussi à s'entretenir avec Joe Chip, il trouve dans ses poches des pièces de monnaie à l'effigie de ce dernier. Le roman se termine sur l'énigmatique phrase : « This was just the beginning³ » et n'explique rien du tout.

Mais je dois encore parler du fameux Ubik, puisque le roman porte son nom et qu'il joue d'ailleurs un rôle important dans le récit. La première apparition de cette chose étrange se situe en exergue du premier chapitre, et il réapparaît sous la même forme à chaque nouveau chapitre, mais il ne s'intègre proprement au roman que dans sa seconde moitié, car ces petits paragraphes n'ont rien à voir avec l'histoire elle-même. Chacun d'entre eux constitue une publicité pour Ubik, qui à chaque fois prend une forme différente : bière, café, désodorisant, produit miracle pour les cheveux, soutien-gorge, vinaigrette, analgésique, tout l'éventail des biens de consommation y passe. L'épigraphe du dernier chapitre est un peu plus énigmatique et mérite d'être reproduit intégralement ici :

I am Ubik. Before the universe was, I am. I made the suns. I made the worlds. I created the lives and the places they inhabit ; I move them here, I put them there. They go as I say, they do as I tell them. I am the word and my name is not spoken, the name which no one knows. I am called Ubik, but that is not my name. I am. I shall always be⁴.

Qui ou quoi donc est Ubik ? Plus que tout ce que je viens de mentionner, Ubik, dans l'univers de Joe Chip, est un médicament sous forme d'aérosol qui a le pouvoir de retarder le phénomène d'entropie⁵, c'est-à-dire le refroidissement et le dessèchement du

corps qui menace les semi-vivants ainsi que la régression dans le temps des objets, et donc restaurer la cohésion de ce qu'il convient dans les circonstances d'appeler la « réalité ». Son nom est volontairement tiré du mot latin *Ubique*, qui signifie « partout ». J'en reparlerai dans ces quelques pages, car il est évidemment mêlé de près aux préoccupations ontologiques du roman. Mais il me reste encore à mentionner l'antagoniste de *Ubik*. Jory, l'entité malveillante du monde des morts, n'est en fait qu'un semi-vivant comme les autres résidant au moratorium des Frères Bien-Aimés, à la différence près que, décédé à l'âge de 15 ans, il possède beaucoup de vitalité et est devenu une sorte de prédateur pour les autres, se nourrissant de leur vie (ou de ce qui en reste) pour entretenir la sienne. C'est à lui, donc, que l'on doit la « mort » successive de tous les personnages (à l'exception de Joe Chip). C'est également lui qui construit le monde dans lequel Joe Chip et ses compagnons croient se trouver, leur donnant ainsi l'impression qu'ils sont encore vivants.

Qu'est-ce que la « réalité » ?

À de multiples niveaux, on peut le voir, *Ubik* pose le problème de la nature de la réalité. C'est sur ce troublant problème que je veux réfléchir d'abord. La première question que je me suis posée après ma lecture de *Ubik* a été celle-ci : Serait-il possible que nous soyons tous morts ? Tous endormis ? Vivons-nous dans une fausse réalité que nous pensons être la bonne ? Et, de là, je me suis demandé comment une « réalité » pourrait être fausse si nous vivons dedans depuis le début. N'est-il pas absurde de dire que le monde dans lequel on vit est un faux monde, puisque l'expérience témoigne de sa réalité ? Et pourtant, comment être sûr que ce monde est le vrai, même si c'est le seul que nous connaissons, et qu'il nous *apparaît vrai* ? La caverne de Platon étant justement ce qui apparaît de plus vrai pour ses prisonniers, est-il prétentieux de croire que nous sommes hors de toute « caverne » possible⁶ ?

Bref, nos critères de distinction entre la réalité et la fiction sont-ils vraiment objectifs ? La réalité et son contraire ne seraient-ils qu'affaire de perception ? En ce sens, l'hallucination devrait-elle être tenue pour aussi vraie que la vie de tous les jours ? Qu'est-ce

qui dit que toute la « réalité », telle que nous la percevons, n'est pas un simple phénomène psychique, et qu'est-ce qui fait que cette réalité mentale serait moins vraie que la réalité dite « objective », puisque c'est elle que nous vivons et que l'autre n'est qu'un ouï-dire ? C'est bien ce que vit Joe Chip qui, comme on s'en rend compte à un certain moment, vit peut-être complètement dans sa tête, et cela me mène directement à la question du solipsisme. Philip Dick nous ramène souvent à cette question, en effet, car ses romans mettent presque toujours en scène soit une altération de la réalité, soit la folie, soit les deux. Qu'est-ce que le « vrai monde » ? Nous le savons instinctivement, au point de ne plus jamais oser le questionner. Le monde est présumé vrai dans la mesure où il est commun à tous. De cette réalité, la réalité privée (dans le langage de Dick, emprunté à Héraclite, c'est l'*idios kosmos*, le monde privé) est presque automatiquement rejetée, par un certain préjugé selon lequel la réalité, c'est ce qui est approuvé par plusieurs témoins (le *koinos kosmos*, le monde commun). Nous avons oublié cependant si ce monde nous est commun par constatation objective d'une réalité qui apparaîtrait à tous de manière identique ou par une sorte de consensus qui élèverait une hypothèse philosophique au rang de vérité universelle. Bref, notre réalité est-elle un étant naturel ou une positivité ? Prouver que le « vrai monde » existe pourrait être une entreprise plus compliquée que ne le pensent certains. En effet, le monde englobe tout ce qui existe, et toute démonstration demande de s'appuyer sur quelque point d'Archimède, bref de présupposer déjà que quelque chose existe. Mais cette impossibilité logique de la contourner est peut-être déjà une preuve de l'existence du monde ! Par ailleurs, l'auteur de *Ubik* opère volontairement une confusion entre l'*idios kosmos* et le *koinos kosmos* : le phénomène d'entropie, que l'on croyait propre aux morts qui vivent dans leur propre monde, n'épargne pas le monde des vivants, comme en témoigne la fin du récit. Et si on ne sait plus ce qu'est la réalité, ou si cette réalité n'a plus la consistance qu'on lui accorde normalement, comment peut-on distinguer qui est en proie à l'hallucination de qui ne l'est pas ? Philip Dick affirme en entrevue :

[...] tout jugement visant à définir, en cas de divergence d'opinions, la réalité correcte et celle qui ne l'est pas, doit être suspendu jusqu'à ce que soient réglées certaines questions portant sur la nature de la réalité. Puisque nous n'avons résolu aucun des problèmes posés par Kant (et avant lui Spinoza et les présocratiques), nous ne sommes pas en droit d'affirmer que X perçoit correctement la réalité tandis que Y se trompe. Les philosophes les plus estimés ont condamné énergiquement cette vision simpliste de la réalité [...].⁷

On peut réagir d'au moins deux façons à ce genre d'affirmation : en disant « il est paranoïaque », ou en disant « ce n'est peut-être pas vrai, mais au moins cela fait réfléchir ». Personnellement, ma conception de la philosophie m'inciterait à choisir la seconde option. On ne peut tout de même pas ignorer quelqu'un qui se dit insatisfait des « réponses » philosophiques déjà existantes !

Certains pourraient dire que je perds mon temps à poser des questions auxquelles on a déjà répondu. Je sais qu'à plusieurs de ces questions existent déjà, et depuis longtemps, des réponses philosophiques très cohérentes et très plausibles. Je crois toutefois qu'il est essentiel de savoir retourner au véritable objet de la philosophie, c'est-à-dire les questions elles-mêmes. Ces questions sont loin d'être inutiles, puisque même s'il existe une réalité et une vérité absolues, les réponses peuvent toujours être améliorées, mais surtout parce que, pour philosopher, il est nécessaire d'abord de se questionner. Pourquoi s'en tenir à ce qu'on sait déjà et tenter seulement de légitimer toujours les mêmes réponses, puisque ce sont surtout les questions qui permettent d'exercer la pensée, et ainsi s'égarer dans la connaissance, comme le disait Foucault dans la citation que j'ai mise en exergue de ce texte ?

Mais pour revenir à nos préoccupations, un autre questionnement qui m'est venu à la suite de ma lecture concerne l'idée ou le préjugé que nous avons concernant le présent tel qu'il est. Nous avons tendance à croire, à tort ou à raison, que la réalité présente est la seule possible. Instinct de prédétermination basé sur un profond sens de la causalité⁸ ? Et si l'on disait qu'il est tout à fait possible que certaines choses se soient passées autrement, qu'en diriez-vous ?

Que penser de l'idée qu'il existe d'autres « présents », cachés dans un autre univers je ne sais où ? Est-il possible d'imaginer un monde où John Lennon ne fut pas assassiné, ou alors un autre où le « oui » aurait gagné le référendum de 1980 ? Et que penser de cette question pour le moins paradoxale : « comment serait le monde si je n'étais pas né(e) ? » Je ne veux pas affirmer que ce monde-ci n'en est qu'un possible parmi d'autres, ou qu'il existe véritablement un monde parallèle où Socrate faisait de la menuiserie plutôt que de la philosophie, je ne fais que poser la question. Après tout, les causes qui ont amené notre monde tel qu'il est étaient peut-être nécessaires ; mais les personnes qui sont nées à la suite du déchirement d'un condom comprennent quelle part de contingence il peut y avoir dans le monde. Dans *Ubik*, avec le pouvoir de cette jeune femme qui peut changer les événements passés à l'insu de presque tout le monde, Jory qui crée des mirages et la réalité même de la semi-vie qui connaît des ratés, le présent apparaît comme quelque chose d'extrêmement arbitraire. Dans un autre roman, *Le Maître du Haut-Château*, Dick met cela encore plus en évidence en présentant un monde où l'Axe a remporté la Seconde Guerre mondiale, et où la Californie est devenue une possession japonaise. Cela ne veut pas nécessairement dire que l'auteur a cru une telle chose possible, et encore moins qu'il aurait souhaité vivre dans un monde pareil ! La seule conclusion qu'il est possible de tirer à la fin de ce livre est en fait une série de questions : Y a-t-il d'autres mondes possibles ? Ces mondes existent-ils en quelque lieu ? Notre monde est-il le « vrai » monde ? S'il est possible que le monde soit *différent* de la façon dont nous le pensons et percevons, jusqu'où cette altérité pourrait-elle aller et quelles formes prendrait-elle ?

De l'« être » tout court à l'être suprême

Qui parle d'ontologie finit souvent par parler de Dieu, car la question de l'être débouche bien souvent sur celle d'un être suprême. Ce glissement dans la réflexion s'opère bien dans l'esprit d'un lecteur de Philip K. Dick, et dans le cas de *Ubik* en particulier, où la réalité doit, pour maintenir sa cohérence, faire appel à un « Absolu en boîte⁹ ». La réflexion que nous fournit Dick sur le divin est en

effet bien étrange. Mais il ne faut pas voir en cela (même si certains passages peuvent paraître blasphématoires aux yeux d'un catholique traditionaliste) une critique ou un rejet en bloc de la religion ; Dick était lui-même un croyant très convaincu, presque un mystique, qui a pour ainsi dire passé toute sa vie à chercher Dieu. L'Ubik, par ses vertus salvatrices, son pouvoir de conserver l'état de la réalité (s'il y a une réalité absolue possible, c'est grâce à lui), sa présentation en tête du chapitre 17, et tout simplement aussi par son nom, peut bel et bien être perçu comme une représentation du divin. Il possède pourtant d'autres caractéristiques qui font de lui une divinité imparfaite : tout d'abord, il est un produit d'invention humaine, créé par Ella Runciter (la femme de Glen Runciter) et d'autres semi-vivants afin de parer la menace constante de Jory, qui, on le sait, n'est pas un démon absolu mais seulement un semi-vivant qui exerce une tyrannie sur ses semblables. Enfin, Ubik est très souvent représenté sous forme de produit de consommation et fait souvent l'objet de publicités. C'est peut-être là la chose la plus incompréhensible. Que signifie véritablement la métaphore incarnée par Ubik ? Ce qu'il me semble avec tous ces éléments disparates, c'est qu'il est possible de les combiner pour donner plusieurs conceptions différentes de la divinité.

Chose intéressante, Dick trouve le moyen de transporter son Ubik dans le monde du lecteur. Dans un certain sens, ce roman comporte sa part d'incohérences ; le lecteur ne peut qu'être laissé insatisfait par la finale, qui est loin de résoudre tous les problèmes internes du roman. J'ai tendance à lire cette finale avec l'idée que Ubik devrait également assurer la cohérence du roman, s'il était enfin suffisamment perfectionné. Ce qui ramène effectivement Ubik dans notre monde, un peu comme s'il symbolisait le « logos » d'Héraclite, intelligence suprême qui gouverne l'univers quoiqu'un peu arbitrairement. En laissant des incohérences dans la forme du roman, non seulement Dick montre-t-il, d'une manière qui encore n'est pas sans rappeler Héraclite, à quel point la réalité est faite de contradictions, mais aussi qu'en plus de toucher le monde de Joe Chip, puis celui de Runciter, l'entropie n'est plus maintenant qu'aux portes de notre monde.

Cela nous amène donc au problème de la réalité en ce sens qu'on veut maintenant savoir qui la gouverne. Y a-t-il un dieu qui a créé notre monde, ou celui-ci fonctionne-t-il naturellement par lui-même ? Nos destins sont-ils l'œuvre d'une intelligence suprême ou celle d'un enfant qui joue ? Et encore, serait-il possible que Dieu soit une intelligence sans volonté ? En effet, nous trouvons en quelque sorte des « preuves » de l'existence de Dieu quand nous observons l'ordre dans la nature, la manière dont tout est coordonné pour assurer la conservation du monde et des espèces, mais qu'en est-il des preuves à l'effet qu'il y ait une *volonté* derrière tout cela ? L'équilibre, après tout, est peut-être le fruit du hasard... À tout cela Philip Dick nous propose une réponse qui n'est ni l'une ni l'autre possibilité, et toutes à la fois : Ubik est l'absolu qui a créé le monde et qui maintient en place la réalité, mais il n'a pas la perfection que nous attribuons normalement à Dieu et, comble du paradoxe, il est d'invention humaine. Il se désigne lui-même au *je*, mais il n'est qu'un appareil, un objet technologique typiquement « science-fiction », sans intelligence mais pourvu d'un mode d'emploi. L'Absolu, pourvu de toutes les vertus que nous pouvons lui prêter, n'existe peut-être vraiment que grâce à l'espoir que nous, mortels, entretenons en lui. Peut-être y a-t-il ici une piste pour échapper au vieux dilemme nature/culture...

Scepticisme philosophique ou sagesse de romancier ?

Je sais que je peux paraître défendre jusqu'ici un profond scepticisme. Si le fait de poser des questions philosophiques sans leur répondre définitivement peut être appelé « scepticisme », je suis prête à accepter l'épithète, mais j'ai bien peur que ces soi-disant détracteurs du relativisme soient obligés d'inclure dans la catégorie des sceptiques tous les poètes et romanciers, tous les historiens et tous les cinéastes, bref tous ceux qui exposent des problèmes philosophiques sans les résoudre par *la* méthode philosophique (vous savez, celle qui vous oblige à la fin du texte à dire soit que c'est blanc, ou que c'est noir, ou que c'est gris, ou que vous l'ignorez, et qui vous empêche absolument de garder le silence ou de dire que c'est peut-être à la fois blanc, noir, gris et inconnaisable).

Ce qui me préoccupe dans mes écrits, me semble-t-il, c'est la croyance, la foi, la confiance... et l'absence de ces trois facteurs. [...] Pour moi, le doute — disons plutôt le manque de confiance, ou de foi — grandit avec chacun de mes romans. L'écart se creuse, ce fossé béant dans la terre où peut s'engloutir tout ce qui a de l'importance¹⁰.

Dick admet¹¹ que s'il a autant écrit sur le problème de la réalité, c'est justement parce qu'il ignorait ce qui est vraiment réel. D'ailleurs, un jour, un éditeur lui a demandé d'écrire un roman où il donnerait enfin une réponse à cette question inépuisable. Le résultat fut *Coulez mes larmes, dit le policier*, qui lui prit énormément de temps à écrire, et dont il s'est avoué insatisfait. La morale de cette histoire est que si la littérature est un lieu propice à l'éclosion de grands questionnements philosophiques, elle n'est peut-être pas tellement adaptée à la formulation de réponses, et de là l'impression de « scepticisme » qui peut sembler se dégager des grands chefs-d'œuvre du genre. Dick n'a jamais donné de réponses car il n'en possédait aucune, mais aussi parce qu'il ne croyait pas que ce fut là la tâche du romancier. D'ailleurs, j'ai trouvé cette idée soutenue par un autre écrivain qui, lui, n'a aucun rapport avec la science-fiction.

Selon Milan Kundera¹², le genre roman diffère de la philosophie d'une manière tout à fait radicale. Pour cette raison, il juge nécessaire de spécifier qu'il n'est pas « philosophe mais romancier¹³ ». On est pourtant étonné de voir, en lisant ses romans, l'étendue de sa culture philosophique et la profondeur de ses sujets. Pour Kundera, la différence est claire : la littérature pose les questions, la philosophie s'occupe des réponses. En cela le romancier est plus sage que le philosophe, car il parle de la vie telle qu'elle est, sans essayer de la couler dans le moule d'une théorie. Ou s'il n'est pas plus sage, il possède du moins une sagesse qui lui est propre, qui lui permet de voir de plus près le fameux *monde de la vie* dont Husserl déplorait la perte. Pourtant, cette bipartition entre littérature et philosophie, intéressante par ailleurs, présuppose deux choses assez graves, auxquelles j'ose croire que Kundera n'avait pas pensé : premièrement, les questions philosophiques ne constituent pas « vraiment » de la

philosophie, deuxièmement, tout philosophe digne de ce nom doit adopter le style catéchique (et posséder les réponses à toutes les questions ?). Ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes aux philosophes qui accordent l'importance à la réflexion plus qu'à une hypothétique vérité indubitable, tout comme à ceux qui, simplement, ne se sont pas encore branchés à savoir si la vérité est empiriste ou idéaliste.

C'est pourquoi il me semble que *Ubik*, quoique posant des tonnes de questions sans leur proposer la moindre possibilité de réponse, témoigne pourtant d'une grande acuité philosophique. En fait, on verra que les hypothèses qui y sont proposées ne sont en réalité que d'autres questions. Tout ce qui y est dit est laissé à l'interprétation du lecteur, qui n'a rien de plus à comprendre à la fin du roman qu'au début. Il en va de même dans toute l'œuvre de Philip K. Dick. L'âme de Timothy Archer a-t-elle vraiment transmigré ou a-t-on seulement une autre preuve de la folie de Bill Lundborg¹⁴ ? Comment se fait-il que les protagonistes du *Maître du Haut-Château* vivent dans un monde où l'Axe a remporté la Seconde Guerre mondiale alors qu'ils savent qu'un roman qui raconte la victoire des Alliés dit vrai¹⁵ ? Et, pour revenir à *Ubik*, pourquoi Runciter ne serait-il pas mort, lui aussi ? Ici nous rejoignons les préoccupations de Kundera : *Don Quichotte* est-il une défense ou une critique de l'idéalisme ? Anna Karénine était-elle une femme immorale qui méritait d'être punie ou simplement la victime d'un sort injuste ? Panurge doit-il oui ou non se marier ? « Ne l'un ne l'autre¹⁶ », répond à cette dernière question Trouillogan, personnage de Rabelais, et je crois que cela exprime bien la manière dont on doit interpréter la portée philosophique d'un roman. Pas comme une leçon de morale ou comme un mythe où la recette du bonheur est trouvable parmi les métaphores, mais comme l'expression de la complexité du réel. Dans cette optique, il est normal qu'on soit plus perplexe à la fin d'un roman qu'au début. Fait intéressant, le personnage de Rabelais à qui nous devons la remarque citée est un philosophe sceptique pyrrhonien. Ce qui, avec tout le reste, me porte à croire que le roman, et j'espère que c'est là ce que Kundera a voulu dire, est peut-être le moyen d'expression idéal de la philosophie

sceptique, pratiquement éjectée de sa propre discipline par une tradition pour qui « philosophie dogmatique » est un pléonasme redondant et qui a eu le malheur d'étendre ses règles et sa logique propres à toute la philosophie, au point même de limiter les possibilités de cette dernière. Si on part avec l'idée que le philosophe ne doit pas simplement réfléchir à la place de son lecteur mais l'inviter lui-même à réfléchir, le roman me semble excellent pour exercer cette fonction. Corrigeons donc la définition trop souvent présupposée à la philosophie : philosopher, ce n'est pas avoir une opinion et chercher les moyens de l'argumenter, mais c'est plutôt se poser une question, la retourner dans tous les sens, réfléchir sur elle et sur une réponse possible, mais en acceptant la possibilité que cette réponse soit inexistante ou inaccessible, sans toutefois se réduire à cette possibilité. Cette définition montre en définitive une grande proximité entre la littérature et la philosophie : les questionnements y sont les mêmes, mais ils sont traités un peu différemment dans l'un et l'autre. C'est pourquoi on peut dire d'un roman qu'il est philosophique, mais non d'un romancier qu'il est un philosophe.

Nous savons déjà que le sceptique ne peut pas s'exprimer dans les mêmes termes que ceux qui ont créé les normes et principes de la discipline philosophique. Il ne lui est pas possible de dire, par exemple, « tout est faux » ou « nous ne savons rien » sans échapper à la logique implacable de l'affirmation et de la non-contradiction, faite pour ceux qui croient que la vérité est simple, non seulement en elle-même, mais également pour nous, cette logique faite pour ceux qui sont incapables de se tromper, ou ceux qui se croient tels. C'est pourquoi aussi la phrase « je suis fou » apparaît contradictoire, même si elle peut être vraie. Il y a beaucoup d'anorexiques qui avouent leur maladie tout en continuant de vouloir maigrir à tout prix, et il en est de même pour plusieurs alcooliques. La logique devrait permettre au moins certains énoncés contradictoires, car la vie elle-même contient des éléments contradictoires. C'est là, à mon avis, la grande supériorité de la littérature sur la philosophie, à la source de laquelle cette dernière devrait s'abreuver : le roman, particulièrement le roman de science-fiction, permet l'énonciation de paradoxes dont une discipline philosophique mal réglée ne peut pas

encore traiter. La force de la science-fiction en cela est que non seulement elle peut parler de toutes les questions réelles, mais qu'elle peut imaginer de nouveaux problèmes, susceptibles soit de nous préparer à un futur toujours inconnu, soit simplement d'exercer l'esprit humain sur ce qui demeure pure fantaisie. Même fictifs, ces problèmes n'en demeurent pas moins intéressants. Mais cela ne ressemble-t-il pas justement aux accusations qu'on fait parfois aux philosophes ? D'avoir la tête dans les nuages, d'être loin de la réalité, de spéculer sur la première fantaisie envisagée... Nous, philosophes, savons pourtant à quel point cet éloignement, ce recul dans l'*autre* est nécessaire à notre compréhension du *même*, de notre monde à nous.

Conclusion

J'ai tenté de me retenir le plus possible, dans cet essai, de trop interpréter. Ce roman, dont l'incohérence est, dans un certain sens, évidente (et toute la polémique qui sévit entre les commentateurs consiste à savoir non si *Ubik* est un roman cohérent, mais bien si cette incohérence est une preuve de génie, ou celle d'un échec...), est susceptible de centaines d'interprétations qui sont, au moins dans un certain sens, toutes vraies, et dont la grande majorité d'ailleurs a déjà été formulée. Philip Dick lui-même avait plusieurs explications pour chacun de ses romans. Il faut, d'ailleurs et surtout, garder en tête qu'un roman demeure un roman. Peu importe l'interprétation métaphysique qu'on en fera, peu importe à quelle école philosophique il est possible de rattacher un écrivain, il faut bien se rappeler que son but n'est pas tant de philosopher que de divertir en découpant un pan de l'existence, actuelle ou potentielle. Et on sait bien que d'une « tranche de vie » on peut toujours tirer une réflexion philosophique, quoique certains textes se prêtent mieux que d'autres à l'exercice.

Si ses livres exprimaient un questionnement sur la réalité, la vie de Philip K. Dick était de la même manière imprégnée de doute sur la vraie nature des choses. À titre d'exemple, je note cet « événement » survenu dans la vie de Philip K. Dick au printemps de 1974 et dont il passa le reste de sa vie (les huit années suivantes) à tenter

de faire l'*Exégèse*¹⁷. Crise de paranoïa intense, véritable expérience mystique, découverte fortuite d'un secret d'état ou effet secondaire de tous les médicaments et drogues que l'écrivain prenait ? Difficile de faire l'économie d'une des variables quand on connaît un peu le reste de son parcours, qui ressemble beaucoup à ses romans. Une chose est sûre, c'est que son génie ne l'a jamais abandonné et qu'il serait certainement exagéré de dire que le personnage était dérangé, même s'il a effectivement souffert de phobies et de dépressions. De toute façon, le discours de ceux qui ont entrevu des choses différentes de la réalité habituelle, quelle que soit la cause de ces visions ou intuitions, a toujours quelque chose à apporter à la philosophie, de la même manière que le fait la science-fiction car les deux nous montrent, selon le mot de Michel Foucault que je citais au départ, « comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement ».

1. Sur les liens entre Philip K. Dick et le marxisme, voir entre autres Peter Fitting, « Ubik : The deconstruction of bourgeois SF » dans R. D. Mullen et Darko Suvin, *Science-fiction Studies : Selected Articles on Science-fiction 1973-1975*, Boston, Gregg Press, pp. 203-210, particulièrement p. 206. Pour une interprétation phénoménologique et existentialiste de l'œuvre de Dick, voir Ernesto Spinelli, « Philip K. Dick et la philosophie de l'incertitude », dans Hélène Collon, *Regards sur Philip K. Dick*, Amiens, Ancre, pp. 121-129. Sur les liens entre la théorie critique et la science-fiction, notamment celle de Philip K. Dick, voir Carl Freedman, *Critical Theory and Science-fiction*, Hanover, University press of New England, 2000, particulièrement les pages 164 à 180.

2. Philip K. Dick, *Ubik*, chapitre 9. Il est d'usage dans l'étude de la science-fiction, puisqu'elle est le plus souvent diffusée en éphémères éditions de poche, de citer le chapitre plutôt que la page.

3. *Ibid.*, chap. 17.

4. *Ibid.*, chap. 17.

5. Avec le sens étymologique de « retour », je traduis ainsi le mot « entropie » que Dick et ses commentateurs utilisent pour désigner la régression et la décomposition abordées dans *Ubik* et d'autres œuvres.

6. Je n'ai pas l'intention de traiter ce problème dans mon texte, mais il semblerait que Platon soit l'influence philosophique principale de *Ubik*. L'entropie est explicitement basée, à tort ou à raison, sur la théorie des formes séparées. Voir à cet effet le chapitre 10.
7. Entrevue de Philip K. Dick par D. Scott Apel et K. C. Briggs, dans Hélène Collon, *op. cit.*, pp. 90-91.
8. Juste à la suite de l'extrait d'entrevue que je viens de citer, l'écrivain exprime son respect envers Hume, pour avoir mis en doute la causalité. Cela dénote peut-être une connaissance imparfaite du philosophe écossais, quoique de toute manière bien des philosophes ne font pas mieux. Ce détail oublié, il me semble que cela même qui amène souvent les critiques à qualifier l'écrivain de paranoïaque et même de schizophrène, me fait dire que Dick permet à son lecteur de faire un ménage conceptuel en profondeur, afin de trouver lui-même son « nouveau sol », selon le mot de Descartes, sur lequel bâtir sa propre philosophie.
9. « Canned Absolute ». L'expression très efficace est de l'auteur et critique de SF Stanislaw Lem.
10. Philip Dick, « Le monde que je décris », dans Hélène Collon, *op. cit.*, p. 8.
11. Il affirme cela dans l'entrevue déjà citée.
12. Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 198 pages.
13. *Ibid.*, p. 14.
14. Voir *La Transmigration de Timothy Archer*.
15. Voir à cet effet *Le Maître du Haut-Château*, publié aux éditions J'ai lu en 1970.
16. Rabelais, *Tiers livre*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 461.
17. *L'Exégèse* est en fait le titre d'un journal personnel non destiné à la publication (d'ailleurs, il n'a pas été publié à ce jour) et qui compte en tout et pour tout près d'un million de mots.